Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron : Freiburg im Breisgau, Herder.

— T. XXVI : *Epistulae catholicae. Apocalypsis*, 3e Lieferung : 1960, 55 pages.

Ce nouveau fascicule de la monumentale entreprise de Beuron nous apporte les textes de la *Vetus Latina* pour la seconde *Épître* de saint Pierre. Les ressources dont on dispose pour ce travail sont très différentes de celles dont on profitait pour la première *Épître*. Rien ne nous est conservé de *K*, texte africain du temps de saint Cyprien, et presque rien de *C*, texte africain plus récent et apparenté au précédent. Pour ce qui est des textes dits « européens », l'on dispose surtout, pour l'ensemble de l'*Épître*, de *S*, texte espagnol ancien représenté par Priscillien, Bachiarius et Orose, et de *T*, texte plus récent, répandu aux ve-vie siècles à la fois en Afrique, en Espagne, en Gaule, en Irlande et en Italie. Saint Ambroise fournit un texte différent et antérieur, mais seulement pour quelques versets.

L'on ne saurait trop répéter la complexité de l'entreprise et l'extrême précision des renseignements que trouvera le lecteur, à la condition qu'il se soit longuement exercé dans l'examen des sigles. L'apparat des *Testimonia* patristiques fournit à lui seul une riche matière à qui voudra connaître les exégèses de tel verset. Les versets de notre *Épître* qui ont suscité le plus d'intérêt sont, en premier lieu, le verset touchant le chien qui retourne à son vomissement et la truie qui se vautre dans le bourbier (II, 22), proverbes qui évoquent tant d'idées platonisantes ; puis les versets I, 11, sur l'entrée dans le royaume, et II, 19-20, sur les idées de liberté et d'esclavage.

Pierre Courcelle.

Éditions diverses.

A. Traina, *Comoedia. Antologia della Palliata* : Padova, Casa editrice Antonio Milani, 1960, 172 pages, 2.000 lires.

Ouvrage curieusement disparate qui, à des textes de comédies, joint inopinément quatre petits extraits de *Tabulae triumphales* et quelques échantillons d'*Elogia*, mais qui, en outre, groupe sous le titre *Palliata*, avec du Plaute et du Térence, des bribes de Livius Andronicus, Ennius, des fragments divers et des « incerti », consacre sous Plaute un chapitre à ce qui est appelé « L'amans ephebus », fait précéder le tout de très partiels « Cenni di prosodia e di metrica », et d'une préface consacrée de façon tout à fait inattendue à l' « humanitas », pour s'achever sur une bibliographie utile, mais très insuffisante.

Le commentaire de bas de pages est la partie essentielle de l'ouvrage ; il est abondant et bien documenté ; on saura gré à l'auteur de remplir la moitié au moins de ses pages de notes substantielles, intéressant le sens, la langue, les idées, le texte, l'inspiration, le style... Un peu de superflu peut-être : p. 104 : « *rogitabam* esprime la frequenza del domandare » ; « *teneo* = capisco » ; p. 105 : « *in diebus paucis* : nello spazio di... » ; « *beasti* = mi hai dato una gran gioia » ; « *interim* : durativo ». Des explications douteuses : p. 123 : « *praefregerit* : *prae*, parce qu'il s'agit d'une extrémité » (et l'exemple cité à l'appui est : *praefringi crura* !) ; — ou manquantes : *ibid.*, le mystérieux *Storax* n'est pas expliqué ; p. 125 : le problème de scansion posé par *clamitans* n'est pas même signalé ; — ou inexactes : p. 129 : *in sinu* ne signifie pas « in cuore », et n'est pas l'analogue de « in braccio », mais équivaut proprement à « dans le giron » ; p. 130 : *scilicet* ne signifie pas « si capisce » ; p. 104 : l'infinitif de narration n'a pas pour effet de désigner une action sans limite de temps...

Il faut louer l'auteur d'avoir sacrifié, comme il le dit dans sa Préface, au besoin légitime que nous avons de textes édités avec commentaire ; mais les textes ici présentés le sont en vertu d'un choix mal défini, inspiré par le projet d'une anthologie et non déterminé par une idée d'ensemble ; or, il faut bien dire qu'un commentaire de fragments risque beaucoup de ne représenter, quel que soit le mérite de l'auteur, que des fragments de commentaire.

J. Marouzeau.

Raffaele Argenio, *M. Pacuvio, I Frammenti dei Drammi* : Torino, Temporelli, 91 pages, 1.000 lires.

Dans le compte-rendu un peu sévère qu'il a donné ici même, il y a trois ans (*R. É. L.*, XXXV, 1957, p. 320 sq.), de la monographie sur Pacuvius de M. Valsa, M. Marouzeau notait que l'ouvrage « rendait des services aux travailleurs dans un domaine où la rareté des textes oblige à des investigations difficiles ». On en dira autant du volume de M. Raffaele Argenio, qui, moins philologique, plus impressionniste, rassemble aussi de façon commode, à propos des treize *palliatae*, des vers inclassables, et des quatre fragments du *Paulus*, tous les *testimonia* et conjectures qui peuvent servir à la reconstitution de l'œuvre perdue. Dans une fervente Introduction, il essaie d'en définir, d'après les jugements des anciens, la grandeur et l'originalité : « En face de ses modèles grecs, Pacuvius n'oublia jamais qu'il était romain. » Il insiste sur le fait qu'il travaillait lentement, mais s'inquiète, comme si c'était un blâme, de la qualification de *doctus* que lui décernent Horace et Quintilien : les beaux essais de M. Scevola Mariotti auraient pu, à cet égard,

le rassurer. Pour lui, Pacuvius n'a été appelé *doctus* que par antonomasie, parce qu' « il eut pour maîtres non les modèles traditionnels, mais la nature et le cœur humain ». Il ne cherche pas avec assez de précision à le replacer dans son temps, qui n'est pas tout à fait (p. IV) le même que celui de Naevius. Ce que nous avons apprécié le plus dans son effort, c'est la traduction en vers italiens, qui est d'un artiste : malheureusement, elle délaye souvent en deux vers ce que Pacuvius condense en un seul, et relègue dans les notes le texte latin, qui, transcrit sans alinéas, s'y confond avec la prose de Cicéron ou de Macrobe.

J. HEURGON.

Burkhart CARDAUNS, *Varros Logistoricus über die Götterverehrung* : Würzburg, Konrad Triltsch Verlag, 1960, 80 pages, 4,20 DM.

Le *Curio de cultu deorum*, édité et commenté dans cette excellente dissertation de Cologne, est l'un des rares *Logistorici* de Varron dont on puisse se faire une idée un peu nette. Il n'en reste pourtant que cinq fragments, dont l'un est pour la première fois, avec de bons arguments, rattaché à l'ensemble. Mais ils sont de grande importance pour la connaissance de la pensée religieuse romaine à la fin de la République. Le premier, tiré du commentaire de Probus aux *Bucoliques*, a trait aux mystères de Samothrace ; les autres, qui proviennent de la *Cité de Dieu*, concernent les vers de Valerius Soranus sur Jupiter père et mère de toutes choses, la découverte des livres pythagoriciens de Numa, l'hydromancie et la théologie tripartite de Varron, à laquelle M. Pierre Boyancé et M. Jean Pépin ont consacré récemment de belles études. C'est dire que cette réédition, procurée avec le plus grand soin, vient à son heure. D'ailleurs l'insertion dans le *Curio* du fragment V permet à l'auteur de reconnaître en Q. Mucius Scaevola le Pontife un des interlocuteurs du dialogue, d'entrevoir le contenu de celui-ci et d'identifier le personnage qui lui donne son titre avec Curion le Père, mort en 53 : ce *Logistoricus* a pu être composé, en son honneur, cette année-là.

J. HEURGON.

Vitruvio (*libri I-VII*), recensione del testo, traduzione e note di Silvio FERRI : Roma, Fratelli Palombi, 1960, 503 pages.

Après avoir donné divers articles sur Vitruve et l'architecture gréco-romaine, M. Silvio Ferri vient de mener à bien une tâche difficile, l'édition avec traduction et notes des textes de cet auteur touchant à l'architecture. L'intention était bonne, puisqu'elle permet de concentrer les recherches sur un domaine déjà fort obscur en lui-même et que viennent compliquer à plaisir les difficultés d'un texte dont nous ne

possédons pas les sources grecques. Il faut louer M. Ferri de ses notes historiques et techniques aussi précises qu'abondantes et dont on manquait absolument jusque-là, précieuse contribution dont l'utilité n'échappera à personne (sur la localisation du temple de Cérès-Liber-Libera, ajouter H. Le Bonniec, *Le culte de Cérès à Rome*, Paris, 1958, p. 266-276).

Quant à l'édition proprement dite, l'auteur l'a fondée sur quatre principes :

1) Les exigences archéologiques et historiques l'emportent sur toute autre considération, ce qui conduit à rejeter le principe même d'une édition absolument critique (v. Introduction, p. 2), et peut être dangereux.

2) La recherche d'une solution aux difficultés dans le texte grec supposé de la source, méthode excellente qui conduit parfois à des résultats : *protis pedibus* de 4, 6, 4 (v. note *ad l.*), paraît remonter à un *prothyridibus*, non attesté en grec, mais appuyé par παραθυρίς ; l'hypothèse d'une forme grecque pour expliquer la forme *declarata* de 1, 1, 5, est ingénieuse (v. une autre explication dans Ruffel-Soubiran, p. 26). Mais l'interprétation de la leçon *paries* par un *Pariis* (παρίοις > *parioes* > *paries*) est invraisemblable quand Pline, 35, 172, a *Patris* sans variantes.

3) Un certain conservatisme de bon aloi, qui continue celui de l'édition F. Granger : ainsi sont maintenues avec raison les leçons *aliae* (4, 7, 2) contre la correction *alae* ; *faciunt factis* (2, 8, 7) contre *faciunt fractis* ; et peut-être 5, 7, 2, *loci* contre *logei*. Parmi les corrections, si *nullo nomine* (1, 7, 2) est une solution élégante et raisonnable, il faut rejeter celle de *cruribus ualidis* en *cruribus aridis*, en comparant Pline, 2, 189.

4) La protestation contre les éditions « normalizzate e grammaticalizzate » de Vitruve est fort louable en soi, mais elle aboutit, sous prétexte de rendre au texte « la veste Vitruviana » (mais l'aurons-nous jamais?), à accepter des formes et des constructions peu admissibles pour l'époque. On imagine mal que Vitruve n'ait eu qu'une connaissance superficielle du grec (Introduction, p. 5, n. 1) et qu'on doive à cette insuffisance des défauts que l'on ne retrouve guère que chez les traducteurs du IVe siècle. Pour citer un seul exemple, je ne vois pas l'avantage de garder le datif *fossurae* (2, 1, 5), dont je ne comprends ni la construction ni même la traduction de l'auteur, et de vouloir ainsi à tout prix que la langue de Vitruve soit un jargon.

Fondée sur des principes louables, mais décevante parfois dans leur application, cette édition rendra néanmoins de grands services. Il reste que l'auteur a voulu retrouver les choses derrière les mots, que cette

recherche lui a permis diverses légitimes améliorations et que le commentaire technique est excellent.

Jacques André.

Lucreti De rerum natura. Locos praecipue notabilis collegit et illustravit E. Paratore, *commentariolo instruxit* U. Pizzani : Roma, Ediz. dell' Ateneo, 1960, 546 pages.

Ce livre, splendidement imprimé sur beau papier, offre des morceaux choisis de Lucrèce. L'Introduction générale, celles des divers passages retenus, sont dues à M. Paratore, et ce n'est pas trop s'avancer que de supposer que nous avons là des éléments de ce *Lucrèce* qu'il avait un moment songé à écrire. Le commentaire et la bibliographie sont de son élève, M. Ubaldo Pizzani, qui nous a donné tout récemment une bonne dissertation sur les problèmes critiques relatifs à Lucrèce. Pour commencer par lui, nul ne sera surpris que la bibliographie, si imposante soit-elle, comporte des lacunes. Je signalerai, entre autres, parce qu'elles sont préjudiciables au commentaire, l'omission des articles de M. Perret et de moi-même sur la *Magna Mater* (ch. II), d'un autre article de M. Perret dans les *Mélanges A. Ernout*, à compléter par le vieux livre, toujours excellent, de Guyau sur la *Morale d'Épicure*, pour les rapports entre la crainte de la mort et les passions ; de l'article de R. Flacelière sur *Les Épicuriens et l'amour* (pour la fin du ch. IV). Il n'est pas certain, d'autre part, que tous les travaux mentionnés aient été utilisés, par exemple les articles de Paul Vallette et de moi-même sur la théorie de l'âme. Ce qui est dit du passage fameux sur l'interprétation allégorique des châtiments de l'Achéron (III, 978 et suiv.) ne tire aucun profit du mémoire bien connu de Franz Cumont. Le texte de Démocrite (invoqué à la suite de Bailey) ne comporte aucunement l'essentiel, qui est que l'Hadès véritable et ses châtiments sont la vie des insensés sur terre. Il démontre seulement que l'ignorance où l'on est de la destruction de l'âme après la mort amène à imaginer dans l'au-delà des malheurs pareils à ceux de la vie présente. C'est dans les textes (non épicuriens, notamment de Philon d'Alexandrie) cités par F. Cumont qu'on trouve les vrais parallèles de cette exégèse symbolique des châtiments infernaux. Mais n'insistons pas trop sur ces lacunes. L'important est que le commentaire garde son utilité, à côté des ouvrages classiques de Munro, Sabbadini, Ernout-Robin, et Bailey.

Dans la partie due à M. Paratore on appréciera sa connaissance des problèmes lucrétiens, ses prises de position vigoureuses et saines sur les questions relatives à la biographie, à l'édition, au jugement de Cicéron, etc. La plus développée des Introductions particulières est celle qui concerne le prélude du chant I : *quaestio vexatissima!* Pour l'identifi-

cation de Vénus au plaisir, je me permets de rappeler que je l'ai soutenue indépendamment de Bignone, non pas par vain souci de revendiquer une originalité, mais pour souligner combien elle était dans la nature des choses. Bignone l'a présentée avec une ampleur d'argumentation beaucoup plus développée ; mais je ne pense pas qu'il l'ait renforcée en précisant qu'il s'agirait de ἡδονὴ καταστηματική, de « plaisir en repos ». Il méconnaissait ainsi que l'affirmation fondamentale de l'éthique pour Épicure s'appuie sur une affirmation fondamentale de sa biologie : celle de l'universelle loi du plaisir (du plaisir tout court), comme moteur des êtres vivants, l'homme y compris. J'ai dit ailleurs ce que je pense de la critique récente adressée par M. Giancotti (*Il preludio di Lucrezio*, Messine-Florence, 1959) à la théorie de Bignone, à laquelle il a voulu substituer une interprétation de Mars et de Vénus qui n'a guère de fondement dans les textes lucrétiens.

Dans ses exposés, M. Paratore joint volontiers à l'analyse du fond d'excellentes remarques sur l'art et les moyens d'expression. Il atténue ainsi nos regrets de le voir renoncer — provisoirement, espérons-le — au livre qu'il avait un moment projeté.

Pierre BOYANCÉ.

Saloustios. Des dieux et du monde, texte établi et traduit par Gabriel ROCHEFORT : Paris, Les Belles-Lettres, 1960, L + 59 pages, dont 25 pages doubles, 1 index.

La présente édition était annoncée déjà par les deux articles où M. Rochefort envisageait l'influence de l'empereur Julien sur ce traité, et notamment sur la démonologie (*Revue des Études grecques*, t. LXIX, 1956 ; *Lettres d'humanité*, t. XVI, 1957). Outre le point de vue de l'histoire des idées, M. Rochefort, digne disciple de MM. Dain et Chantraine, a examiné de très près, et renouvelé, l'histoire de la tradition, arrivant à préciser que la constitution de l'archétype est antérieure à l'année 391 et que le manuscrit *A* repose sur un modèle écrit entre 970 et 995. Son Introduction, très nourrie, identifie ce Saloustios comme un excellent connaisseur des affaires gauloises, devenu par la suite préfet d'Orient, et qui écrit entre le 22 mars et le 16 juin 362. Son catéchisme, fruit de discussions avec Julien, est destiné à fournir une réponse en quelque sorte officielle aux objections chrétiennes dirigées contre les cultes helléniques : le point de vue de l'auteur est naturellement celui des néo-platoniciens tardifs, c'est-à-dire un syncrétisme philosophique, d'où l'épicurisme seul est exclu.

M. Rochefort s'est efforcé, non sans bonheur, de renouveler le texte en corrigeant parfois *A* à l'aide de *B* et *V*. Pour la traduction, il vise à une plus grande littéralité que ses excellents prédécesseurs Mario

Meunier et A.-J. Festugière, de manière à ne pas faire double emploi avec eux.

L'on devra retenir beaucoup de ses diverses démonstrations, et le latiniste sera particulièrement intéressé de le voir soutenir, en dépit d'A.-D. Nock, que ce traité grec a eu une diffusion gauloise. J'hésiterais toutefois à le suivre sur ce point (p. XXXIV et n. 4 ; p. XLIX). La déclaration d'Ausone dans la *Commemoratio professorum Burdigalensium*, v. 23-24 (« Salustio plus conferent libri tui | Quam consulatus addidit »), me paraît signifier simplement qu'Alethius a dédié à Saloustios quelque ouvrage, et non pas qu'il a traduit et commenté celui de Saloustios. L'annotation est complexe : parfois très utile (par exemple, p. 47, la longue note justificative du texte de la p. 20, n. 2), parfois oiseuse (rapprochements un peu vagues avec l'Inde ou l'Extrême-Orient, ou encore références à saint Thomas et Bossuet), parfois d'une concision excessive (p. 39, n. 6, la phrase d'Augustin, *Conf.* VII, 16, 22 : « oculis aegris odiosa lux, quae puris amabilis », est citée sans référence et de manière inexacte ; en IV, 9, p. 8 : « ὁ μὲν νοῦς πάντα ὁρᾷ », il faudrait rappeler le vers de l'*Iliade*, III, 277, fréquemment appliqué au νοῦς par les néo-platoniciens ; références dans mes *Lettres grecques en Occident*, p. 286, n. 4). Cette édition laisse l'impression que M. Rochefort serait très indiqué pour mener à terme l'entreprise de Bidez, si fâcheusement interrompue par la mort : poursuivre dans la même collection l'édition et la traduction de l'empereur Julien, textes fondamentaux pour l'histoire des idées aux derniers siècles de l'Empire.

— A corriger quelques menues fautes de typographie (p. 27, n. 7 : *é*lectique ; p. 30, n. 2 : Rup*s*e ; p. 31, n. 13 : rapp*o*rchement).

Pierre COURCELLE.

Isidore de Séville, Traité de la nature, suivi de l'Épître en vers du roi Sisebut à Isidore, édité par Jacques FONTAINE (Bibliothèque de l'École des Hautes Études hispaniques, fasc. XXVIII) : Bordeaux, Féret, 1960, 466 pages.

L'édition de ce petit traité, qui n'occupe qu'une cinquantaine de colonnes dans les quatre volumes que la Patrologie de Migne a consacrés à l'œuvre d'Isidore, est par son texte une illustration et par son introduction de 161 pages un complément notable à la décisive étude de M. Fontaine sur *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*. Les mêmes qualités solides et variées s'y déploient. Elles ont été reconnues de tous les bons esprits ; il serait donc superflu de répéter moins bien ce qu'en a heureusement dit M. Perret (*Revue des Études latines*, XXXVII, p. 312-314). On se contentera donc ici d'évoquer la matière du présent ouvrage.

Le livre d'Isidore donne successivement une hémérologie (ch. 1 à 8), un exposé de cosmographie et d'astronomie (ch. 9 à 28) et diverses considérations sur les phénomènes sublunaires qu'on nommera plus tard, avec la tradition péripatéticienne, les « météores » (ch. 29 à 48). Comme en tout écrit chrétien, s'y marient, selon une formule mise en lumière dans la grande thèse de M. Fontaine, des préoccupations de théologies biblique ou pastorale (lutte contre les superstitions) avec un certain idéal scientifique de type profane. Le poème de Sisebut, sous le prétexte de résumer en soixante et un hexamètres les arcanes de l'astronomie, est un divertissement princier où, tout en s'évadant des lourds soucis du pouvoir dans les raffinements de la poésie à l'antique, le roi wisigoth donne son appui moral à la diffusion du traité d'Isidore pour l'appoint que celui-ci apporte à la lutte qu'il mène lui-même contre les superstitions. — L'importante introduction de M. Fontaine commence par dater, puis situer le *De natura rerum* dans son temps et dans les traditions cosmographiques, les sciences profanes et chrétiennes (p. 1-18). Une longue étude critique, après une description attentive des dix-sept manuscrits antérieurs au IX^e^ siècle et la liste des suivants (p. 19-38), étudie les accidents principaux, construit le *stemma*, conjecture les itinéraires de diffusion du livre isidorien (p. 38-83). Louons ici l'éditeur, qui joint à ses démonstrations une carte (hors texte, p. 83) plaçant dans l'espace géographique les hypothèses proposées ou retenues. Les filiations s'y inscrivent à la fois comme une réalité moins abstraitement conjecturale et plus aisément critiquable. Le même loyal souci de permettre le contrôle de ses options nous vaut, au bas des textes édités, un *apparat général* donnant toutes les leçons non retenues, alors que sont réservées pour un court *apparat critique* les diverses attestations des formes où l'éditeur considère qu'il n'a pu arriver à une « certitude suffisante » (cf. p. 147). Suit une étude linguistique, ouverte avec un examen individuel et détaillé des problèmes d'orthographe et de phonétique (p. 84-103), continuée par l'exposé de la morphologie, de la syntaxe et du style (p. 105-139). Viennent enfin la présentation de l'édition (p. 142-150) et les éclaircissements sur le poème de Sisebut (p. 151-161). — Le texte est accompagné d'une traduction d'une aisance agréable pour l'opuscule d'Isidore et d'une harmonie discrète et quasi rythmée pour l'*Epistula Sisebuti* (p. 164-355). Les figures, qui valurent au traité d'Isidore l'appellation de *Liber rotarum* (p. 15), sont reprises du manuscrit *Monacensis latinus 14300* et situées en leurs lieux. L'*Epistula* n'en comportant point, M. Fontaine illustre celle-ci d'un utile schéma (hors texte, p. 336). A la suite des textes, 211 et 16 notes critiques discutent les détails de leur établissement (p. 337-364). Le volume s'achève par

deux *indices* qui sont des concordances exhaustives et précises de tout le vocabulaire des deux écrits (p. 365-466). A elles seules, ces cent dernières pages mériteraient à M. Fontaine la gratitude de tous les latinistes médiévisants — que n'en avons-nous davantage de ce genre et de cette qualité ! — Et, pourtant, ce n'est qu'une toute petite partie de ce que nous donne cet habile éditeur. On aimerait s'attarder à tout ce que suggère le seul examen de ces *indices* : nombre considérable des *hapax legomena* qui dénotent, chez Isidore, un souci stylistique très moderne et une maîtrise de la langue qui ne peut aller sans cette culture décrite et analysée dans l'autre ouvrage de M. Fontaine ; choix, rôle idéologique et fonctions grammaticales des mots-outils ; origines latines et grecques (voire barbares) ou païennes et chrétiennes du vocabulaire ; classicisme d'une préférence apparente pour les mots non composés ou non surdérivés ; etc. En terminant, revenons sur une des nombreuses leçons de méthode que donne M. Fontaine : il n'est pas scientifique de mépriser les témoins du passé. Le plus souvent, ce que les siècles nous ont conservé s'avère, après une patiente et intelligente recherche, plein de valeurs insoupçonnées. Et le mépris où l'on tenait, après beaucoup, certaines œuvres — ou auteurs — n'a pas d'autre fondement que nos insuffisances d'information, le manque de docilité de nos esprits ou nos étroitesses de goût. L'œuvre déjà considérable et prometteuse de M. Fontaine est à cet égard un acte de justice d'autant plus équitable qu'elle ne cèle point les faiblesses d'Isidore. Mais elle excelle à montrer la valeur du pédagogue de l'Occident latin en son temps et du coup pour la postérité. Si les conclusions pratiques du récent Congrès isidorien (cf. plus haut, p. 84-85) pouvaient aboutir à nous donner une équivalente édition des *Étymologies*, notre connaissance du Moyen Age latin dans son langage comme dans ses catégories théologiques, philosophiques, scientifiques, psychologiques, sociales, artistiques, voire ses méthodes, ferait un pas décisif, où, l'on n'en doute pas, la meilleure part reviendrait à l'efficace éditeur du présent livre.

M. HUBERT.

Nigellus de Longchamp, dit *Wireker*, t. I : *Introduction ; Tractatus contra curiales et officiales clericos*, texte établi et commenté par A. BOUTEMY (Université libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, t. XVI) : Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 262 pages, 15 N. F.

Comme on pouvait s'y attendre au nom de M. Boutemy, conscience et compétence président à ce premier tome des œuvres de Nigellus. Les 262 pages se répartissent en 143 d'introduction, 67 de texte, 45 de

commentaires. Après une critique sévère de l'édition Wright (1872), l'examen de la tradition manuscrite (p. 131-143) reprend et affermit l'hypothèse émise, en 1908, par M. Rh. James dans son catalogue du Gonville and Caius College de Cambrigde : sous la cote 427 de cette bibliothèque, on possède un manuscrit d'auteur et, plus précisément, le dernier brouillon de Nigellus dont dérivent les six autres manuscrits connus. La délicate démonstration de ce fait capital est aussi satisfaisante que possible. Une introduction générale à l'œuvre de Nigellus (p. 3-75) donne un exposé historique et critique des recherches nigelliennes, un essai de biographie appuyé de cinq appendices fouillant des points particuliers et un inventaire raisonné des œuvres authentiques. L'introduction spéciale étudie le prétendu destinataire du traité édité et ses relations avec Nigellus, puis le contenu du *Tractatus*, ses parties, son titre, sa date, son intérêt, ses sources. Les commentaires s'attachent à identifier les allusions aux personnes et aux faits anecdotiques, les sources canoniques, juridiques et littéraires. Là, comme dans ses introductions et appendices, l'auteur ne ménage pas les citations ; ce dont on lui sait un gré extrême. Tout cela est mené avec soin, longanimité, prudence, compétence, maîtrise. Les historiens de l'Église d'Angleterre et les amateurs de littérature à l'antique en seront satisfaits. Ce ne sera que rendre justice à la méthode scrupuleuse et aux patientes recherches du savant éditeur.

Pour autant, au nom même de l'admiration que nous ressentons pour le travail de M. Boutemy, nous croyons devoir exprimer loyalement des réserves assez conséquentes. Précisons, dès l'abord, que cela porte essentiellement sur ce que M. Boutemy n'a pas dit. Ses préoccupations sont celles d'un humaniste formé au goût de la grande tradition classique, celles d'un historien des institutions et des mœurs publiques, celles d'un paléographe émérite. Mais, si Nigellus revenait parmi nous, s'il lisait ces pages dont il est l'objet essentiel, il serait stupéfait, à supposer même qu'il en pénétrât les orientations et la valeur. Car ce qui, à ses yeux, était l'essentiel de sa vie, le cadre quotidien de celle-ci, son idéal, ses goûts, bref ce qu'il était — et comme il se voyait — ne ressort pas des solides exposés de M. Boutemy. Certes, il est bien difficile de retracer les traits d'un auteur médiéval, et M. Boutemy s'est utilement ingénié à situer Nigellus parmi ses contemporains, à déceler les allusions qu'il peut avoir faites aux événements que nous pouvons connaître par ailleurs ; mais cela n'éclaire ni le personnage ni son œuvre par ce que nous savons des milieux scolaire, monastico-canonial et, plus généralement, ecclésiastique, où vécut Nigellus. Car les difficultés d'un évêque avec les princes de son pays ou les moines-chanoines de sa cathédrale, les rivalités cléricales, les faiblesses ou scandales impu-

tables aux membres de l'Église d'Angleterre demeurent choses irrémédiablement secondaires, parce que périphériques à la nature même de la réalité profonde de ce morceau d'Église qu'est un monastère ou un diocèse, à la valeur humaine profonde d'un homme qui y accomplit son séjour terrestre. Sorti de l'eau vive où il s'ébattait, le pauvre poisson saisi par M. Boutemy palpite à peine, perd son souffle, ses couleurs, son attrait spécifique. Pourtant, si on a occasionnellement parcouru quelques pages des écrits des scolastiques et des moines du XII^e^ siècle déclinant et pénétré, une fois, dans la clôture d'un monastère contemporain, les mots, les habitudes de style, les thèmes et clichés mis en œuvre, les sourires et les passions soulevés par Nigellus tout autant que les mœurs qu'il révèle se précisent singulièrement. C'est pourquoi nous croyons utile d'indiquer les principales données, complémentaires aux travaux de M. Boutemy, qui nous ont sauté aux yeux.

— I : MILIEU SCOLAIRE ET ÉTUDES : 1) Non sans labeur, il faut le dire, M. Boutemy a rassemblé quelques textes de Nigellus lui-même, de Jean de Salisbury et de Vital de Blois, il a consulté Du Cange, il en appelle à l'autorité (unique) d'un propos d'Hauréau, paru en 1876, pour conjecturer ce qui est une certitude acquise pour les historiens de la pensée médiévale, le sens de l'appellation *magister* donnée à Nigellus. Pour nous en tenir au plus récent auteur de langue française, M. D. Chenu, dans *La théologie au XII^e^ siècle* (*Études de philosophie médiévale*, t. XLI, Paris, Vrin, 1957), consacre son chapitre XV aux *magistri* et montre qu'au temps de Nigellus l'acception du vocable dépasse celle d'un simple « titre universitaire » avant la lettre, puisqu'elle comporte, déjà, la « note » d'une « autorité » précise (p. 325 et 351 sq.). Sans même consulter les historiens, il n'était que de recourir aux sources et d'abord au *Chartularium Universitatis Parisiensis* (Paris, 1889). Avant les actes proprement universitaires, le bon père Denifle n'y a-t-il pas accumulé cinquante-cinq pièces du XII^e^ siècle (p. 5-56) où l'on voit, déjà vivant, spécifié et assez élaboré, un vocabulaire des structures scolaires? Et la valeur du mot *magister* y apparaît avec clarté, quasi à chaque page. — 2) La bibliothèque de Nigellus (p. 26), à elle seule, en donnerait confirmation. Mise à part la *Chronica decani London(iensis)*, elle est uniquement composée des livres normaux d'un maître en théologie. Le témoignage, par son ancienneté, est même de poids. Nigellus possédait, déjà, les trois livres officiellement en usage à l'Université de Paris au XIII^e^ siècle (ceux auxquels vont correspondre les trois degrés et fonctions des bacheliers biblique et sententiaire et de maître en théologie et ceux que les Constitutions primitives des frères prêcheurs prescrivaient pour les étudiants, au plus tard en 1228 — cf. M. H. Vicaire, *Saint Dominique de Caleruega d'après les documents du XIII^e^ siècle*,

Paris, 1955, p. 178) — l'*Histoire* de Pierre Comestor, manuel des débutants — le *Livre des sentences* de Pierre Lombard, exposé systématique à l'usage des progressants — enfin, la *Bible glosée*, nécessaire à tout maître. Quant aux *Vocabulaires* et *Distinctions*, ils sont de modestes instruments de lecture de la *Bible*. Ainsi, l'inventaire d'Henri d'Estrey ne laisse aucun doute sur les activités de Nigellus. — 3) Par contre, on peut hésiter sur le nombre de ses œuvres théologiques. Il n'est pas impossible que d'anciens bibliographes aient confondu tels des livres de sa bibliothèque avec ses propres écrits. La distinction n'est pas si facile à faire. Assez fortuné pour se payer une coûteuse Bible glosée, Nigellus en usa à la manière du temps et n'hésita pas à compléter de ses propres gloses celles qu'il avait reçues toutes faites. Les œuvres théologiques qu'on lui attribue peuvent bien n'être, pour une part, que ces quelques notes personnelles (des notes de cours d'un professeur), et, de ce chef, on ne songea pas à les recopier (p. 70). Qu'elles soient inachevées, le cas est fréquent ; qu'elles soient discontinues est un fait habituel, les *postillae* n'étaient pas encore inventées (cf. *Revue des Études latines*, XXVII, 1949, p. 218). Que leur caractère premier ne soit pas l'originalité est normal ; le maître en théologie n'a pas à faire œuvre personnelle, mais à transmettre le message contenu dans la Bible et conservé dans la tradition de l'Église ; son génie, s'il en a, ressort de la sagacité de ses choix, de la pertinence de sa présentation. Qu'il n'y ait en ces écrits aucune intention littéraire (p. 61) va de soi. — 4) Mais aucun de ces caractères n'entraîne que le manuscrit de Trinity College soit sans intérêt. Il permettrait, par exemple, de voir si Nigellus disposait de la *Glose ordinaire*, de quelque chaîne, ou d'extraits des Pères, et préciserait, par là, le rayonnement de l'enseignement parisien à Cantorbery avant que Robert Grosseteste ne donnât l'impulsion que l'on sait aux écoles d'Oxford. — 5) Les grands centres d'études (p. 39 et suiv.) que nomme Nigellus sont ceux qu'on attendait, et il n'en dit que des lieux communs ; on ne peut donc en arguer pour déterminer ses études et ses voyages. Seule une analyse de sa doctrine théologique permettrait d'énoncer qu'il fréquenta les Victorins (p. 45) ; mais son genre d'esprit ferait plutôt penser à des écoles moins mystiques se piquant de belles-lettres : Orléans, Chartres, ou d'autres parisiennes. Sur cette voie, le contenu de ses gloses personnelles indiquerait l'acception qu'il donne aux rubriques habituelles (*littera, historia, allegoria*) et confirmerait s'il s'inspira de la systématique qu'expose Hugues de Saint-Victor au prologue du *De sacramentis* (Migne, *P. L.*, 176-183 sqq.), ou suggérerait quelque autre école exégétique (cf. Spicq, *Esquisse d'une histoire de l'exégèse au Moyen Age* ; Smalley, *The study of the Bible in the middle ages*, etc.). — 6) La phraséologie ecclésiastique de

l'époque et les idées courantes sur l'inégalité des sexes inclineraient à voir dans l'opposition *lingua paterna–lingua materna* (p. 13) celle du latin, dans lequel il compose, aux langues vulgaires, plutôt qu'une indication de linguistique familiale. — 7) Le *Commentaire sur les Nombres* est à peu près certainement biblique. — 8) Venant d'un moine, on ne peut affirmer, sur le seul titre, qu'un *De commendatione philosophiae* soit un écrit philosophique. Il y a toute une tradition qui, par retour à l'étymologie, appelle *philosophia* la vie contemplative chrétienne (cf. J. Leclercq, *Amour des lettres et désir de Dieu*, p. 99 sq.).

— II : Dans l'atmosphère du MILIEU MONASTIQUE : 1) Il est normal que le chantre soit bibliothécaire (p. 24) et fréquent que ce soit le *lector in sacra pagina*. Pour les trois fonctions, il est requis d'être *uir bene morigeratus et litteratus* (cf. p. 252), pour reprendre l'expression convenue, qui reflète l'idéal où l'on associe aux bonnes mœurs monastiques une culture chrétienne et classique (cf. J. Leclercq, *op. cit.*). — 2) Saint Dunstan étant un des personnages marquants de l'histoire de Cantorbery et, peut-être, de Christchurch Priory, les vers qui lui sont consacrés témoignent d'un attachement très normal à la tradition du monastère plutôt que d'une sympathie pour le pays anglais (p. 14). — 3) La onzième place occupée par Nigellus dans la délégation de son prieuré (p. 22) confirmerait l'hypothèse d'une vocation monastique tardive (p. 17). Car il est probable qu'après les dignitaires les moines soient nommés par ancienneté de profession. — 4) Si les écrits consacrés aux miracles de la Vierge et vies de saints ne sont pas des sources pour écrire l'histoire de leurs héros, ils sont, par contre, un document précieux sur l'idéal chrétien de leur rédacteur. L'hagiographie, à toute époque, est le reflet de la conception qu'on se fait de la sainteté dans ses étapes, ses moyens, ses orientations. Par comparaison avec les hagiographes de même époque, on aurait donc là des données appréciables sur la psychologie religieuse positive de Nigellus. — 5) Par contre, c'est simplifier assez romantiquement sa vie que d'attribuer aux seules déceptions son entrée en religion (p. 17). Les déboires ou épreuves de la vie, en faisant percevoir les contingences et vanités du siècle, détachent des liens qui y retenaient ; mais cette action négative ne saurait suffire pour une vocation normale à la vie contemplative. Celle-ci procède de la découverte, par contraste souvent, mais dans une perception positive, de l'amour de Dieu pour les hommes. Elle suit l'entraînement qu'il donne à la liberté humaine vers un don de soi au Créateur et Sauveur, et aux hommes, dans la participation à son propre amour. Seul un grand amour de Dieu (la charité, en son sens propre) peut conduire et fixer dans l'austère vie monacale. — 6) Pour autant, la vie de chaque moine et d'une communauté n'est pas sainte ; du coup la

charité lutte avec le péché, comme la lumière avec les ténèbres. L'atmosphère où écrit Nigellus se ressent fortement de ce mélange ; mais ce serait la défigurer que de ne retenir que les témoignages de ténèbres, parce qu'ils sont plus aisément perceptibles : les bons moines et les communautés saintes sont quasi sans histoire. — 7) Ce qu'on sait du monachisme du temps, comme de la transmission des textes nigelliens, converge pour restreindre au seul milieu claustral de Christchurch Priory (et peut-être quelques amis) le public auquel s'adresse Nigellus : moines plaisantins et médisants, se piquant d'humanisme, traditionnellement en conflit avec les titulaires du siège archiépiscopal, pour autant ne renonçant pas à être des moines. La ferveur des communautés, comme la vie des nations, connaît flux et reflux.

— III : Qualité et genre littéraire. Après des activités mal connues, dans le petit cadre de Christchurch Priory, le milieu de Nigellus est chrétien, monastique, médiéval, humanisant. Son œuvre en est toute déterminée : 1) Un chrétien ne peut jamais faire psychologiquement table rase des enseignements de l'Église, surtout en temps de Chrétienté. Or, puisque cet enseignement se réfère à un « donné révélé » et à une tradition, l'autorité des textes et des témoins est un des critères constants de l'activité du théologien. Les fidèles avertis, eux-mêmes, se méfient alors d'une prédication non appuyée de textes sacrés. Par ailleurs, nonobstant le thème, cher au Moyen Age parisien, de la *translatio studii*, opérée d'Athènes à Paris en la personne synthétique de l'évêque Denys (Gilson, *Les idées et les lettres*, p. 183), la transmission de la culture et de la science antiques s'est faite quasi exclusivement par les textes. L'autorité des écrivains considérés comme qualifiés est, au Moyen Age, une des bases inévitables de l'enseignement et de toute spéculation. Enfin, l'individualisme de la Renaissance n'a pas encore introduit, avec l' « attention aux personnes », la notion de propriété littéraire et ses modernes susceptibilités. Ces divers facteurs expliquent que l'heureux usage de textes connus soit, au Moyen Age, un des fondements de l'élégance du style. Du reste, on est là en pleine tradition classique : M^lle^ Guillemin nous montra jadis que les Romains étaient plus sensibles à l'harmonie des agencements qu'à la nouveauté matérielle des expressions. Le procédé de l'allusion est donc une partie intégrante de l'esthétique médiévale. Nigellus, pour sa part, ne le néglige pas. Avec un goût parfois douteux, il descend même sur la pente de ces « plaisanteries ecclésiastiques » qui aboutissent aux à-peu-près de notre Rabelais sur le bréviaire (L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e^ siècle...*, p. 161-165). M. Boutemy a décelé beaucoup d'allusions, mais nombre d'autres ne sont pas relevées, en particulier des allusions scripturaires évidentes. Or, l'exégète d'un texte monastique et médiéval ne doit

jamais oublier que, pour un moine, l'Écriture sainte, sa Règle et les Coutumes de son monastère, certains textes des Pères sont trop souvent entendus et prononcés pour ne pas être reconnus rien qu'à deux ou trois mots. Ainsi, parmi beaucoup d'autres : les pasteurs, loups ravisseurs (p. 222) qui associent *Math.* 7/15 et *Jean* 10/12 ; — le *carne et sanguine* (p. 216) repris de *Math.* 16/17 ; — *onus... iugum suave* (p. 155, **161**, l. 2) venu de *Math.* 11/29-30 ; — *uillicare... reddere rationem* (*ibid.*, l. 11) de *Luc* 16/1 à 9. *In stadio... brauium... comprehendo... currere* (p. 151, l. 8 et suiv.) évoque I *Cor.* 9/24, et *loquitur linguis nouis* (p. 159, l. 1), *Marc* 16/17 et le chapitre II des *Actes*. Etc... — 2) Nigellus a poussé plus loin le procédé : il renforce ses attaques par des allusions employées en ironie ou antiphrase. Il cherche le comique soit par déformation de la phrase universellement connue soit par application d'un verset à l'inverse de son sens. Par exemple : *uenientes ueniunt cum exultatione portantes pyxides* (p. 158, **165**, l. 2) utilise *Ps.* 125/6 *uenientes autem ueniunt cum exultatione portantes manipulos suos* ; ou encore *ex ore infantium et lactentium perficiant sibi laudem* (p. 157, l. 6) retourne *Ps.* 8/3 *ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos*. Le *Ps.* 118/33, *legem pone mihi Domine uiam iustificationum tuarum et exquiram eam semper* devient *uiam iustificationum eius sed non ad exquirendum eam* (p. 159, l. 8). Etc... — 3) Ici ou là, on sent des allusions à des textes liturgiques non bibliques, à saint Augustin, à une règle monastique qui ne semble pas être celle de saint Benoît. — 4) Dans la recherche des sources, c'est donc à la mémoire directe de Nigellus lui-même, et non pas à ses lectures, qu'il faut attribuer ce genre de réutilisations. On a un phénomène de réminiscence, non d'imitation ou de plagiat (cf. J. Leclercq, *op. cit.*, p. 73, « l'évocation acoustique »). Nigellus a probablement lu le *Polycraticus* de Jean de Salisbury. Mais d'ordinaire les fines allusions de celui-ci sont plus lointaines que celles de Nigellus ; ce qui confirme l'inspiration directe. — 5) Un autre procédé de Nigellus est le jumelage d'un membre de phrase à résonance chrétienne avec un second d'allusion classique. Modalité assez bâtarde de l'humanisme monastique décrit par Dom Jean Leclercq (*op. cit.*). — 6) L'attention à ces sources permet d'aller plus loin dans l'étude de l'œuvre. A ne regarder que la fréquence des citations, les changements de style apparaissent très brutaux. On semble donc en droit de conclure que l'œuvre intitulée *Tractatus...* est une rhapsodie de pièces antérieurement indépendantes. Ce qui n'exclut pas que Nigellus en soit le dernier auteur. Mais cela impose une prudence très grande dans toute tentative de datation qui ne recourrait qu'à des critères internes. Car l'auteur peut avoir rabouté des morceaux de dates très distantes. — 7) Le genre littéraire de beaucoup de morceaux,

et peut-être de toute l'œuvre non théologique de Nigellus, nous semble typiquement claustral. On voit fort bien cet auteur soit contribuer aux divertissements communs en égayant les récréations des moines par la lecture d'un inédit, soit, moins religieusement, faire passer bons mots et pointes de bouche à oreille, *in angulis*, aux heures de silence. L'esprit même qui les anime est d'abord un esprit de corps hypertrophié, celui d'une chapelle jalouse de ses droits et méprisant les autres. — 8) Au terme de ces remarques, nous voilà comme médiéviste en désaccord avec l'humaniste qu'est M. Boutemy. L'aspect qu'il considère comme le plus intéressant, l'originalité personnelle (p. 70), nous semble le moindre. Le témoin du milieu n'est-il pas de plus grand intérêt? — 9) Enfin, reprenant des expressions de M. Gilson (*Les idées et les lettres*, p. 150), nous croyons qu'on doit compléter la lecture du *Tractatus* par l'effort approprié pour retrouver la logique interne qui l'engendra. C'est-à-dire découvrir les procédés de composition de l'état actuel du *Tractatus*. Il réside certainement dans tout autre chose que le très utile plan de la succession des matières donnée aux pages 89 à 92. Parce que l'œuvre est composée autrement qu'on nous a appris à le faire, n'en concluons pas, d'emblée, qu'elle est mal composée. Pour une part, les procédés en sont à retrouver ; mais les actuelles recherches sur la composition des œuvres classiques et patristiques y aideraient certainement. — 10) On ne peut juger équitablement d'une œuvre médiévale que par rapport aux règles et à l'esthétique du Moyen Age. Une fois situé dans son milieu et son temps, après un Jean de Salisbury et en face de contemporains comme Adam de Perseigne (dont vient de paraître le tome I de ses très belles *Lettres*, Paris, Cerf, 1960) ou comme le théologien humaniste et poète Alain de Lille, Nigellus apparaît, à tous égards, une figure de second plan. Mais il n'est pas de petit personnage pour l'historien. Au contraire, les écrivains moins personnels permettent de mieux retrouver un temps et l' « homme moyen » d'une civilisation. Et par là, en nous rendant Nigellus plus accessible, M. Boutemy a bien servi l'histoire.

En terminant, je crois entendre la protestation de M. Boutemy — et peut-être de maints lecteurs — pour en avoir souvent ouï d'analogues de bouches amies : « La philosophie..., la théologie..., la vie monastique... ne sont pas mon affaire, je n'en sais quasi rien. Je suis romaniste..., paléographe..., un latiniste classique entraîné au Moyen Age par des nécessités d'enseignement, etc... » Cette modestie est aimable, elle est du meilleur aloi ; mais la connaissance de nos limites ne doit pas conduire à une démission sans appel devant la difficulté croissante des recherches médiévales. Ce serait manquer d'amour pour l'objet de nos travaux. Notre tâche est de restituer les réalités du passé telles qu'elles

étaient, c'est-à-dire telles que les ont conçues, voulues, saisies, vécues les hommes et les auteurs contemporains. Les études médiévales ne sont plus à l'âge des explorateurs, comme voici soixante ou cent ans. Si les tâches dépassent de plus en plus les forces d'un seul, il n'est que de se souvenir que l'union fait la force. Le lecteur se méprendrait totalement sur notre pensée s'il en concluait qu'on incrimine M. Boutemy de n'avoir pas fait plus. Nous déplorons un manque de mise en valeur de son travail qu'eût facilement permis une collaboration avec d'autres compétences complémentaires. Nous voulons dénoncer des mœurs surannées d'individualisme (des collectivités médiévisantes encore plus que des personnes) dont la responsabilité, uniquement collective, appartient, de ce chef, à tous les médiévistes de toute espèce. Nous réitérons, seulement, l'énoncé d'une conviction profonde : les collaborations méthodiques, qu'elles soient officielles ou amicales, sont désormais une nécessité en matière médiévale.

M. HUBERT.

Sciences historiques.

Sources for Roman History 133-70 B. C., collected and arranged by A. H. J. GREENIDGE and A. H. CLAY. 2e éd. revue par E. W. GRAY : Clarendon Press, Oxford University Press, 1960, 318 pages.

L'ouvrage de Greenidge et Clay, publié en 1903, était un excellent instrument de travail. Les auteurs avaient classé chronologiquement, année par année, tous les textes essentiels concernant les événements, d'une part, de l'histoire intérieure, d'autre part, de l'histoire extérieure. C'est ce livre devenu introuvable qui nous est rendu par M. Gray, dans une nouvelle édition soigneusement revue. Tout l'essentiel du livre de 1903 est conservé, mais les références sont mises à jour et les textes nouvellement découverts sont notés, par exemple le milliaire de la *via Domitia* publié par P.-M. Duval (c'est l'édition d'A. Degrassi qui est citée), l'inscription de Tarente ici datée de 101 (l'auteur renvoie et à mon article et au livre de G. Tibiletti), une monnaie de Tigrane (publiée par H. Seyrig), un rarissime cistophore de Fimbria (ici décrit, p. 286).

L'appendice chronologique a été supprimé. L'appendice I donne des extraits des *Periochae* de Tite-Live, que la récente publication de ce texte dans la collection Loeb (1959) ne rendait pas indispensable. L'appendice II renferme et les textes concernant le sénatus-consulte de 125, relatif à Pergame (sans référence à l'article de G. Tibiletti paru en 1957 dans le *Journal of Roman Studies*), et le sénatus-consulte de l'an 100, trouvé à Delphes. L'appendice III énumère les monnaies se référant à des événements typiques ou à de grands hommes d'État, mais ces brèves notices nous laissent regretter de bonnes reproductions.